

ANNUAIRE FRANÇAIS
DE
RELATIONS
INTERNATIONALES

2016

Volume XVII

**PUBLICATION COURONNÉE PAR
L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES**

(Prix de la Fondation Edouard Bonnefous, 2008)



Université Panthéon-Assas
Centre Thucydide

INTRODUCTION

PAR

RÉMY RIEFFEL (*)

Nul doute que les médias sont aujourd'hui devenus des témoins, voire des acteurs de premier plan de l'actualité internationale. On sait depuis fort longtemps que la presse, la radio, la télévision, le cinéma peuvent, à des doses variables, influencer sur nos représentations des événements, amorcer des jugements, provoquer des réactions de tous ordres selon le contexte et la conjoncture. Même si cet impact des écrits et des images transmis par les supports de communication moderne apparaît difficile à mesurer avec précision, tant les individus et les situations diffèrent, il n'en demeure pas moins que les médias modifient insensiblement – et souvent sur la durée – notre mode d'appréhension de la réalité qui nous entoure.

Ils ont d'abord la capacité de focaliser l'attention publique nationale ou internationale sur certains événements ou certains sujets. Ce qu'on appelle la fonction d'agenda des médias consiste en effet en une mise en visibilité de certains faits ou de certaines personnalités publiques plus ou moins connues : ils définissent ainsi le calendrier des événements dont on parle. Ils peuvent également peser, sans que nous nous en rendions toujours compte, sur la hiérarchisation des sujets d'intérêt général et sont dès lors susceptibles d'agir sur nos jugements et nos évaluations à propos des hommes politiques, des dirigeants économiques, des figures du monde culturel. Cette fonction de problématisation des médias résulte de ce que les spécialistes dénomment le cadrage des événements, c'est-à-dire l'angle choisi par les journalistes (type d'images ou de photos, titres de « une », ton du commentaire, etc.) pour traiter une question. Le mode de présentation d'un sujet influe en effet sur l'opinion que nous nous en faisons, peut activer certaines considérations déjà présentes et en modifier d'autres.

Favoriser l'agenda des priorités, orienter certaines de nos perceptions et changer éventuellement nos préférences et nos opinions : telles sont les principales dimensions de l'influence des médias sur nos opinions individuelles, mais également sur l'opinion publique nationale, voire internationale. Cette influence est évidemment toujours contrebalancée par notre trajectoire propre, notre expérience personnelle et les valeurs (culturelles, religieuses, politiques, etc.) dans lesquelles nous baignons. Le

(*) Professeur de Sciences de l'information et de la communication à l'Institut français de presse de l'Université Panthéon-Assas (Paris II, France).

public, contrairement à ce qui est souvent affirmé, sait souvent faire preuve de distanciation et de recul critique.

L'essor récent d'Internet et des réseaux sociaux est venu complexifier le problème en accélérant la vitesse de diffusion des faits d'actualité et en démultipliant nos sources d'information. Les nouvelles technologies ont en effet accru l'influence des médias sur notre vie quotidienne en nous confrontant à un flux incessant et à une surabondance de nouvelles, dont le tri s'avère de plus en plus délicat. La « révolution numérique » a en outre favorisé une nouvelle forme de sensibilité dite « connexionniste » et relationnelle, qui se manifeste à travers nos modes d'échange et de partage sur Internet. Elle a considérablement élargi notre cadre spatio-temporel, nous a donné un accès illimité aux savoirs et aux connaissances, a peu à peu encouragé la discussion collective autour d'événements nationaux et internationaux. Les réseaux sociaux font désormais office de caisse de résonance pour les mouvements protestataires (comme on l'a vu en 2011 aux Etats-Unis avec le mouvement Occupy Wall Street ou en Espagne avec le mouvement des Indignés) et de vecteurs de contestation des régimes politiques autoritaires. Revers de la médaille, Internet a parallèlement accru les modes de surveillance des individus, encouragé les stratégies de profilage et de ciblage de nos faits et gestes, remettant ainsi en cause les visions souvent idylliques d'une société dite numérique.

Dans un tel contexte de bouleversements technologiques aux conséquences souvent imprévisibles, l'étude que propose Philippe Boulanger sur la manière dont les attentats de janvier 2015 contre *Charlie Hebdo* ont été perçus et interprétés par la presse internationale vient à point nommé et apporte un éclairage particulièrement précieux. Certes, l'analyse ne porte que sur quelques grands journaux étrangers (Espagne, Royaume-Uni, Allemagne, Italie, Liban, Tunisie, Etats-Unis, Russie, Chine, etc.) et ne prend pas vraiment en compte les médias audiovisuels ou les médias en ligne ; elle n'en constitue pas moins une contribution de grand intérêt parce qu'elle permet d'illustrer de manière précise et concrète le poids du contexte politique et culturel dans le décryptage opéré par les journalistes étrangers des événements tragiques qui se sont produits en France et qui ont fortement secoué la communauté internationale. La condamnation unanime des attentats du 7 janvier 2015 et la solidarité internationale qui s'est exprimée lors de la manifestation du 11 janvier à Paris ont vite fait place à des interrogations portant sur la politique extérieure de la France, sur l'échec des politiques d'intégration des Musulmans dans notre pays ou encore sur les difficultés du dialogue entre les cultures. Peu à peu des réactions critiques apparaissent dans la presse étrangère, notamment au sujet du difficile équilibre entre la liberté d'expression et la responsabilité sociale des médias (à la suite de la « une » de *Charlie Hebdo* publiée après l'attentat). Des divergences d'analyse se font jour entre ceux qui défendent la liberté d'expression à tout prix et ceux qui condamnent les caricatures et dénoncent l'irresponsabilité des journalistes français. Philippe

Boulanger souligne à juste titre le poids de l'amplification médiatique de ces événements dans la diffusion d'une certaine forme de peur dans l'opinion publique et dans l'écho que rencontre le discours sécuritaire. Preuve, s'il en était besoin, de l'influence des médias sur nos perceptions et représentations des événements

Le lecteur sera peut-être étonné du contraste existant entre le sujet étudié par Philippe Boulanger et celui abordé par Jean-Baptiste Féline, qui analyse la représentation de l'argent dans le cinéma américain ou, plus exactement, celle de Wall Street comme incarnation du rêve américain. Il faut en vérité se réjouir de cette diversité d'approches au sein de notre rubrique car le cinéma, média quelque peu négligé dans le secteur des études portant sur les relations internationales, véhicule, on le sait, des représentations souvent très explicites de la politique et de la culture d'un pays et participe ainsi, à sa manière, de la lutte entre Etats pour l'imposition d'une certaine vision du monde. Les Etats-Unis ne dérogent pas à la règle puisque Hollywood a souvent été, par le passé, le théâtre de vifs affrontements idéologiques. Le propos de Jean-Baptiste Féline est ici de brosser un tableau précis de la production cinématographique américaine, qui traite de la quête de fortune et de l'estime de soi dans une société ayant toujours valorisé la réussite sociale. Les films qui mettent l'argent au cœur du rêve américain sont légion : ils jouent sur les ressorts de la dramatisation en contant des ascensions fulgurantes, mais aussi des chutes brutales à l'instar de celles qui ont secoué le monde de la finance à Wall Street au moment de la crise de 2008. La fascination qu'exercent aujourd'hui les films américains dans de nombreux pays et le succès que ces derniers rencontrent auprès de publics très variés méritent toute notre attention. Le 7^e art tel qu'il est produit par Hollywood est en effet porteur d'un imaginaire social qui, dans le cadre de l'internationalisation et l'intensification des échanges culturels, imprègne souvent les consciences des spectateurs.

